



HAL
open science

ENTRE EXIL ET ASILE : LES ECRIVAINS “ LINGUISTIQUEMENT DELOGES ”

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. ENTRE EXIL ET ASILE : LES ECRIVAINS “ LINGUISTIQUEMENT DELOGES ”. EXILS, Presses Universitaires de Perpignan, pp.137-152, 2010, 978-2-35412-070-2. hal-01716909

HAL Id: hal-01716909

<https://hal.science/hal-01716909>

Submitted on 25 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

ENTRE EXIL ET ASILE : **LES ECRIVAINS « LINGUISTIQUEMENT DELOGES »**

« D'où l'étrangeté *a priori* de l'idée d'un écrivain linguistiquement "délogé", d'un poète, d'un romancier ou d'un dramaturge qui ne soit pas parfaitement à l'aise dans la langue de sa production, mais déplacé, hésitant, à la frontière. »

G. Steiner

« Multilinguisme, c'est d'abord la ligne de fuite ou de variation qui affecte chaque système en l'empêchant d'être homogène. Parler dans sa langue à soi comme un étranger, Proust dit : "les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère". »

G. Deleuze

« *AU COMMENCEMENT, L'EXIL* » : tel pourrait être, si hétérodoxe soit-il, l'incipit d'un nouvel apocryphe, qui ne serait pas moins pertinent que l'Évangile de Jean, plaçant *Ἐν ἀρχῇ*, « entête¹ » *ὁ λόγος*, le verbe ; nul besoin de rappeler que, selon la Vulgate, notre humaine condition s'origine, *felix culpa*, dans l'exil hors du Paradis terrestre, mais on sait peut-être moins, en revanche, que selon l'une des figures emblématiques de la seconde Kabbale – Rabbi Isaac Luria (1534-1572) – un même mouvement d'exil précéderait l'acte de création. En effet, avant la genèse, Dieu se serait retiré de lui-même en lui-même pour se retrancher dans un exil volontaire ; ce retrait de Dieu en lui-même (*tsimtsoum* : limitation ou restriction, l'interprétation fait débat) aurait ainsi laissé une place vide pour le monde à venir émanant d'un rayon de Sa Lumière recueillie dans dix vases (*Sephiroth*) dont un seul, le plus pur, parvient à la contenir ; les autres se brisent (c'est la "*chevirat hakelim*") et choient dans le monde où ils donnent naissance aux quatre éléments, mais chaque tesson garde des parcelles de la Lumière originelle. L'hypothèse d'un exil divin apparaît aussi dans d'autres traditions mystiques ; on en trouve l'écho aujourd'hui encore dans la réflexion d'un philosophe chrétien, G. Thibon : « "Il faut prier, non pour demander à Dieu ceci ou cela, mais pour consoler Dieu". Le consoler de quoi ? De s'être séparé de lui-même en nous créant. C'est de nous qu'il attend la fin de son exil »².

Que l'hypothétique lecteur de cette introduction se rassure : nous ne situerons pas notre contribution à ce niveau métaphysique ou kabbalistique et nous en tiendrons plus modestement au plan terrestre pour nous intéresser non pas à l'*Ensof*,

1. *Iohanân, évangile selon Jean*, trad. A. Chouraqui, s.l., J.C. Lattès, 1993, 55.

2. G. Thibon, *L'ignorance étoilée*, Paris, Fayard, 1974, 189.

l'Être infini et le premier exilé, mais à l'auteur – divinité mineure – d'une autre création, cependant liée à la première (« La création esthétique a pour condition *sine qua non* la Création³ »), en d'autres termes, l'écrivain, singe de Dieu.

Dans les deux cas toutefois, nous poserons à notre tour, à titre d'hypothèse, la primordialité de l'exil et sa puissance créatrice suivant en cela, puisqu'il sera essentiellement question d'écrivains, l'opinion de G. Steiner selon laquelle « l'exil est, peut-être, le principal ressort de la littérature actuelle » (12). Mais nous devons à ce même lecteur virtuel d'avouer et d'annoncer que, finalement, par la force des choses ou plutôt par un tropisme inhérent – mythe de Babel oblige –, à toute réflexion sur l'exil, les langues et la traduction, il nous faudra revenir brièvement à cette dimension métaphysique et kabbalistique⁴.

Si l'exil est une expérience vieille comme le monde, voire qui inaugure le monde, et dont maints exemples, collectifs (Exode, Grand Dérangement, *Reconquista*, *Retirada*, Goulag, etc.) ou individuels (d'Ovide à Soljenitsyne), ont ponctué le cours, force est de reconnaître que l'histoire récente des États-nations et surtout celle des régimes totalitaires où dissidence et émigration intérieure ont joué le rôle que l'on sait lui ont – au sens désormais banal « d'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer » (*Le Robert*) – redonné une actualité et une acuité sans précédent ; dans la même période, s'est considérablement enrichi le paradigme des expériences qui lui sont associées (diasporas, migrations, déplacements de populations...) et des types humains qui incarnent désormais la désolation d'une humanité privée de sol (l'exilé, le réfugié, l'émigré, l'expatrié, le déplacé, le déraciné, l'étranger, le nomade, le banni, le proscrit, le demandeur d'asile, etc.). Aussi pour qualifier notre époque, a-t-on pu parler comme G. Steiner d'un « Âge des réfugiés », ajoutant qu'il « paraît normal que les créateurs, dans une civilisation de quasi-barbarie qui a fait tant d'apatrides, qui a déraciné des langues et des peuples, soient des poètes délogés qui errent à travers la langue » (28).

Mais l'exil n'est que le premier terme – le *terminus a quo* – d'un processus qui en comporte nécessairement un second, son *terminus ad quem*, susceptible de prendre des formes diverses et multiples (apatridie, transplantation, enracinement,

3. G. Steiner, *Extraterritorialité*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, 241.

4. Un des bénéficiaires secondaires personnels de la préparation de cette étude aura été la prise de conscience de l'importance et de la prégnance du vocabulaire religieux dans les témoignages ou les textes théoriques consacrés aux thèmes que nous abordons.

errance...) parmi lesquelles nous retiendrons la notion d'asile⁵, qui lui fait en quelque sorte pendant : le premier mouvement, l'exil, déterritorialise, le second inscrit dans un territoire, dans une culture, parfois dans une autre langue, et c'est donc essentiellement au sens d'hospitalité langagière que nous entendrons le mot « asile ». Du coup, la perception de l'exil en sera, par effet rétroactif, modifiée et prise au sens de vecteur d'une expérience unique : rencontre d'un homme et d'une langue étrangère, rencontre qui est aussi métamorphose et de l'homme et de la langue d'adoption voire parfois de la langue natale.

Le rapprochement⁶, facilité par la paronymie s'impose, même s'il n'est pas sanctionné par l'étymologie ; en effet, "asile" vient du grec "asulon" (formé de "a" privatif et de "sula", « butin », d'où le sens de « qui ne peut être pillé, inviolable, sacré »). "Exil", pour sa part, dérive directement du latin "exilium" / "exsilium" : « bannissement, lieu d'exil ». Le terme est passé en français où il se rapprocha vers 1150 (avant de l'éliminer) de la forme "essil" / "issil" au sens de « tourment, torture, épreuve », qui n'est pas indifférent pour notre propos. Quoi qu'il en soit, la combinaison des deux notions circonscrit un entre-deux – une interzone – un espace de réflexion où se définit la condition et s'articule la problématique de l'écrivain délogé, réfugié ou dissident, rescapé de ce que P. Matvejevitch appelle le "Monde ex" : « ex-Union soviétique, ex-communisme, ex-Yougoslavie, ex-socialisme à l'Est et à l'Ouest, ex-Europe centrale et orientale et *tant d'autres "ex" de par le monde, encore cachés ou bien évidents. Nous vivons cette fin de siècle sous ce signe.* » (495. Nous soulignons). Retenons également, outre les données de l'étymologie, celles qu'un rapide examen du contenu de ce couple de termes ferait ressortir :

- une idée d'expatriation, contrainte ou volontaire ;
- une confrontation avec l'ailleurs : on passe d'un pays, d'une culture, d'une langue à un(e) autre ;
- une notion de transformation : l'exil est vecteur de changement, de métamorphose, c'est une figure du « devenir-autre ».

5. « Protection qu'accorde un État d'accueil à un étranger qui ne peut, contre la persécution, bénéficier de celle des autorités de son pays d'origine »

6. C'est le lieu d'évoquer le titre – *Entre asile et exil : Épistolaire russe* (Paris, Stock, 1995) – du *Bildungsroman* épistolaire de Predrag Matvejevitch, Docteur *Honoris Causa* de l'université de Perpignan *Via Domitia* auquel notre propre intitulé renvoie en un hommage indirect et détourné. C'est en effet entre asile (et même asile psychiatrique) et exil que Matvejevitch situe l'émigration intérieure où se sont retranchés ou réfugiés, par exemple, des écrivains russes comme Anna Akhmatova et Boris Pasternak. Nous en avons modifié l'ordre car l'exil véritable précède l'asile – entendu ici essentiellement au sens d'hospitalité langagière –, qu'un écrivain peut trouver dans le pays d'accueil.

C'est ce dernier aspect que nous privilégierons ; nous ne nous intéresserons pas aux dimensions politiques, juridiques et sociales de la question mais, dans l'esprit du VECT-*Mare Nostrum*, Centre de recherches consacré à l'étude du mouvement et des transformations qu'il comporte, nous nous attacherons aux processus de métamorphose qu'impliquent et induisent l'exil et l'asile dans le cas particulier des écrivains qui, à la suite d'une expatriation forcée ou volontaire, ont composé dans une langue qui n'était pas leur langue d'origine, et que G. Steiner qualifie de « linguistiquement délogés » par opposition à ceux qui restent enracinés dans la langue maternelle, dans « le terreau matriciel de la langue originaire » (J. Semprun). Et nous aborderons la question, qui a déjà fait l'objet de tant d'études remarquables et incontournables – de G. Deleuze à G. Steiner en passant par W. Benjamin et J. Derrida –, essentiellement par la voie citationnelle pour composer autour des notions d'exil et d'asile – le discours critique est pour nous « liturgie de rassemblement » –, un concours, un chœur – un babil ? – de voix, de réflexions mais aussi de témoignages (un tel sujet ne saurait rester théorique) esquissant peut-être, à défaut d'un nouveau champ de recherches, un angle d'approche fécond. C'est dire que nous abdiquons toute prétention à l'originalité, mais non toute présomption (il en faut pour s'engager dans une voie frayée par de tels précurseurs) mais, contrepartie appréciable, nous sommes du coup prémuni contre tout risque de sombrer dans « l'idiotie », entendue dans tous les sens du terme y compris celui, deleuzien, d'état de « qui veut penser par lui-même ». Nous nous en tiendrons donc au rôle d'intermédiaire ou de passeur (autre thème de réflexion du VECT)⁷, fonction doublement adéquate à notre problématique puisqu'il y sera aussi question – comment pourrait-il en être autrement ? – de traduction, de transit d'une langue, dite justement de départ, à une autre, langue d'accueil, de notre point de vue, plutôt que langue-cible.

Ultime parti pris et prolégomène : nous aborderons l'exil et l'asile dans une optique particulière, c'est-à-dire comme figures du Dehors⁸, rencontre avec ce qui force à penser et sous-tend une philosophie des processus et du devenir-autre (Cf. le témoignage de J. Semprun : « Je suis devenu un autre, pour pouvoir rester moi-même », 292). Cette réflexion se situe délibérément dans le cadre de l'étude des dynamiques interculturelles et inter-linguistiques qui ont pour objet privilégié les phénomènes féconds de contact, d'opposition, d'antagonisme, d'adaptation, de transfert,

7. *Figures du passeur* sous la direction de P. Carmignani, Perpignan, PUP, "Études", 2002.

8. « Le Dehors désigne la pensée en tant qu'elle expérimente des zones frontières par où faire fuir quelques catégories fondatrices et faire filer quelques concepts majeurs » (*Gilles Deleuze : Immanence et vie*, Rue Descartes Collège international de philosophie, Paris, PUF, 2006, 36).

de translation, d'interaction et d'interrelation, entre langues et cultures. Nous mettons l'accent sur quelques aspects de la dialectique de l'expatriation et de l'accueil pour en proposer non pas un traitement approfondi mais un premier repérage de quelques chemins de pensée ou pistes de réflexion permettant de s'interroger sur la question du multilinguisme et de la traduction dans le cas des écrivains déterritorialisés.

Piste 1 : La double capture du devenir-autre

« Les devenirs, c'est de la géographie, ce sont des orientations, des directions, des entrées et des sorties [...] des phénomènes de double capture » A. Villani

Si l'exil, en tant que translation dans l'espace relève effectivement de la géographie, il est aussi une forme d'écart à soi, amorce d'un devenir, glissement d'une configuration à une autre, formation d'une désorganisation, progressive et créatrice ; en ce sens, il relèverait de la clinique, entendue comme art des déclinaisons et des métamorphoses. C'est donc une expérience impliquant une dynamique complexe et il faut se garder de l'analyse ou de la vision sommaires de l'exil qui en ferait un processus mettant en jeu deux termes seulement, c'est-à-dire un simple mouvement de X (mettons Ovide pour prendre un exemple canonique) vers un territoire autre Y (soit la Mésie) où X se trouverait inclus, circonscrit et, dans le cas qui nous occupe, pros crit. En fait, le processus implique quatre termes et non deux : il se solde par l'émergence d'un X transformé sinon métamorphosé, devenu X' (Ovide "ensauvagé") et par le devenir-autre concomitant de Y, le territoire d'exil, devenant Y' (un territoire barbare frotté de latinité, romanisé, fût-ce de manière infinitésimale). Exemple plus proche de nous : le long processus d'émergence de la littérature et de la langue américaines par le truchement d'auteurs d'abord britanniques (Captain John Smith, W. Penn, etc.) puis autochtones (Washington Irving) qui ont contribué à la dissémination, transplantation et acclimatation de thèmes littéraires européens (soumis à une profonde métamorphose au contact d'un dehors étrange et étranger) et à la transformation concomitante de l'anglais britannique en langue vernaculaire, le pur *Yankee*, qui résonna pour la première fois en 1884 dans les pages des *Adventures of Huckleberry Finn*.

L'exil comme tout devenir se définirait ainsi comme rencontre ou relation de deux hétérogènes qui se déterritorialisent mutuellement. Autrement dit, on peut voir dans l'exil et son complémentaire, l'asile, un phénomène d'entrecapture, la conjonction de deux lignes d'extra-territorialité de sorte que Y enveloppant X devient Y' tandis que X pris dans ce rapport à Y devient X'. L'exil et l'asile apparaissent du coup

comme relevant de ces concepts non seulement hybrides mais véritablement « inter-sectifs », reflétant l'hétérogénéité de la situation inédite et médiane qu'il dépeignent « à l'entrecroisement de l'identité et de l'altérisation, de la permanence et du changement » (Wolff,109). Cette « double capture » est à l'œuvre dans les relations qui s'établissent entre la langue d'adoption du pays d'accueil et celle que l'exilé apporte avec lui, et se traduit par l'émergence de ce phénomène de pluralisme et d'hybridation linguistiques chez certains écrivains « délogés ».

Piste 2 : Les écrivains délogés

« En somme, je n'avais plus vraiment de langue maternelle. Ou alors en avais-je deux, ce qui est une situation délicate du point de vue des filiations, on en conviendra. Avoir deux mères, comme avoir deux patries, ça ne simplifie pas vraiment la vie. Mais sans doute n'ai-je pas d'inclination pour les choses trop simples. »

J. Semprun

L'exil, imposé ou volontaire, a conduit de très nombreux écrivains à expérimenter un autre aspect du dépaysement et de l'extraterritorialité – comprise, cette fois-ci, au sens où l'entend et l'incarne G. Steiner –, c'est-à-dire, l'aptitude à penser et à écrire dans une langue qui n'est pas la sienne. L'auteur d'*Extrterritorialité* voit d'ailleurs dans le mouvement moderniste « une stratégie d'exil permanent », beau thème de réflexion que nous ne ferons que mentionner en passant.

Parmi ces écrivains, dramaturges et poètes « *linguistiquement délogés* » ou multilingues, citons à titre d'exemple et sans aucune visée exhaustive, car la liste en serait fort longue : O. Wilde (qui a composé *Salomé* en français), J. Conrad, qui a également écrit quelques textes dans notre langue avant d'opter pour l'anglais, F. Kafka, au carrefour de trois langues (le tchèque, l'allemand et le yiddish)⁹, E. Pound (qui fait cohabiter toutes les langues européennes anciennes et modernes, le chinois, le japonais, l'ancien égyptien, le naxi, plus quelques dialectes africains, pour souligner la multiplicité irréductible du dire humain...), Borgès (« le plus original des écrivains anglo-saxons »), S. Beckett, V. Nabokov, dont l'exemple pose la « question de l'imaginaire multilingue, de la traduction intériorisée, de l'existence possible d'un idiome mixte privé », W. Benjamin, Cioran, J. Semprun, A. Makine, Louis Wolfson, auteur américain qui a complètement rejeté sa langue maternelle au profit du français, et le tout dernier en date, l'auteur des *Bienveillantes*, J. Littell. Expérience fasci-

9. Impossible de ne pas relayer après Steiner cet aveu éclairant de Kafka : « Hier il m'est venu à l'esprit que si je n'ai pas toujours aimé ma mère comme elle le méritait et comme j'en étais capable, c'est uniquement parce que la langue allemande m'en a empêché. La mère juive n'est pas une *Mutter* [...] la femme juive appelée *Mutter* n'est pas seulement ridicule, elle nous est aussi étrangère. » (Steiner, 34)

nante que la leur : elle illustre de manière exemplaire le phénomène d'entre-captage entre langue d'accueil et langue d'origine, source de multiples innovations au plan lexical, grammatical, rythmique et stylistique, vaste champ d'étude, qui excède le cadre de cette contribution, mais pour nous limiter à quelques exemples de créations verbales rappelons qu'on doit à W. Benjamin le concept de « mêmité », l'épithète « dilettantique », et à P. Matvejevitch, la notion, plus que jamais d'actualité et pertinente, de « démocrature » : hybride de démocratie et de dictature.

Nous pourrions également évoquer, en tant qu'américaniste, l'exemple de H. James et de V. Nabokov. Le premier a créé un idiolecte, qualifié de *Mid-Atlantic variety*, à mi-chemin entre le pur *Yankee* et diverses langues européennes (anglais, français) ; le second est le promoteur d'une interlangue anglo-américaine, le *Nabokese* ou Nabokais, « étrange dans les détails de son usage lexical, mais aussi dans ses rythmes primaires, qui vont contre le grain naturel de la langue anglaise et américaine », indique Steiner, qui se demande si « l'anglais de Nabokov [n'est] pas pour une bonne part le fruit d'une contrebande, du passage illicite par-delà les frontières d'une poésie russe désormais captive dans une société qu'il méprise ? » (27). Plus proche de nous, citons J. Semprun :

Autant que l'espagnol, en effet, le français était ma langue maternelle. Elle l'était devenue, du moins. Je n'avais pas choisi le lieu de ma naissance, le terreau matriciel de ma langue originaire. Cette chose – idée, réalité – pour laquelle on s'est tellement battu, pour laquelle tant de sang aura été versé, les origines, est celle qui vous appartient le moins, où la part de vous-même est la plus aléatoire, la plus hasardeuse : la plus bête, aussi. Bête de bêtise et de bestialité. Je n'avais donc pas choisi mes origines, ni ma langue maternelle. Ou plutôt, j'en avais choisi une, le français.

On me dira que j'y avais été contraint par les circonstances de l'exil, du déracinement. Ce n'est vrai qu'en partie, en toute petite partie. Combien d'Espagnols ont refusé la langue de l'exil ? Ont conservé leur accent, leur étrangeté linguistique, dans l'espoir pathétique, irraisonné, de rester eux-mêmes ? C'est-à-dire autres ? Pour ma part, j'avais choisi le français, langue de l'exil, comme une autre langue maternelle, originaire. Je m'étais choisi de nouvelles origines. J'avais fait de l'exil ma patrie¹⁰.

Faire de l'exil sa patrie, voilà bien le triste sort de maint écrivain délogé en ces temps de barbarie, d'épuration, de nettoyage ethnique et d'expulsion à tout va qui ont vu se réaliser la prédiction de P. Valéry, à l'orée du XX^e siècle, selon laquelle « L'inhumanité a peut-être un bel avenir... ».

10. Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 352. Nous soulignons. Sur la relation particulière de certains exilés espagnols à la langue française, nous renvoyons à l'étude pionnière de C. Lagarde, *Le Parler « melandjao »*, Perpignan, PUP, "Études", 1996.

Piste 3 : Entre asile et exil : paradoxe ou oxymore de l'exil intérieur

En réalité, les réflexions précédentes valent aussi en grande partie pour les autres écrivains, ceux qui restent dans leur terreau originel pour y « faire leur trou » ou y creuser un sillon linguistique nouveau par l'invention de leur propre langue, prélude à la création d'une œuvre littéraire. L'exil serait au fond une nécessité primordiale et fondatrice pour l'écrivain, même le plus casanier ; on songe ici à la réflexion de la nouvelliste sudiste Flannery O'Connor, triplement exilée par sa condition d'infirme, de femme de lettres et de fervente catholique au sein d'une culture protestante :

Quand nous parlons de la patrie d'un écrivain, nous avons tendance à oublier que quel que soit le pays en question, il se trouve à l'intérieur comme à l'extérieur de lui-même. L'art exige un subtil ajustement des mondes intérieur et extérieur de sorte que, sans changer leur nature, ils puissent être vus l'un à travers l'autre. Se connaître, c'est connaître sa région. C'est également connaître le monde, et c'est aussi, paradoxalement *une forme d'exil hors de ce monde* [...] se connaître, c'est avant tout savoir ce qui nous manque. C'est se mesurer à l'aune de la Vérité et non l'inverse. Le premier fruit de la connaissance de soi est l'humilité, et c'est une vertu qui ne brille guère dans quelque caractère national que ce soit¹¹.

ou à celle de Gregor von Rezzori : « Un écrivain me semble toujours être un ex à l'encontre de la réalité telle qu'elle est, à l'égard des choses comme elles sont¹² ».

Ce qui nous conduit, mieux encore, nous force, à penser l'oxymore de l'exil intérieur, qui combine des notions antithétiques et propose l'image d'une extraterritorialité interne, qui ne sort pas du territoire tout en délimitant ce qui en sera, d'une certaine manière, le « dehors », notamment langagier. Cette reterritorialisation circonscrit le cadre d'une sorte de sécession individuelle – échappée, échappatoire, lieu du devenir étranger à soi-même, à sa langue, à sa nation voire à sa religion –, où se réfugient tous les exilés de l'intérieur (le rebelle, le protestataire, l'opposant politique, le contemplatif, le mystique, etc.). For intérieur qui crée la distance nécessaire avec le milieu social, l'héritage familial et le patrimoine collectif, notamment *la langue commune*. C'est que tout écrivain est « doublement incarcéré par les deux langues léguées – celle, orale, de la mère et celle, écrite, du père, le sujet doit apprendre à libérer sa propre parole »¹³. Cet exil volontaire signifie pour l'écrivain le refus de toute *filiation* de sa parole. On pense ici au mot de Sartre : « J'aurais voulu

11. F. O'Connor, *Mystery and Manners*, New York, Farrar, Strauss & Giroux, 1969, p. 34-35. Nous traduisons et mettons en italiques. Sur la notion de « manque », faisons dialoguer F. O'Connor et P. Valéry : « Je vau par ce qui me manque, car j'ai la science nette et profonde de ce qui me manque ; et comme ce n'est pas peu de chose, cela me fait une grande science. J'ai essayé de me faire ce qui me manquait. » « Autres rhumbs », *Œuvres*, vol. II, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1960, 649.

12. *Le Monde* « ex » : *Confessions*, Paris, Fayard, 1996.

13. C. Richard, *Lettres américaines*, Aix-en-Provence, ALINEA, 1987, 127.

des mots à *moi* ; mais ceux dont je dispose ont traîné dans je ne sais combien de consciences ; ils s'arrangent tout seuls dans ma tête en vertu d'habitudes qu'ils ont prises chez les autres »¹⁴. Conditionnement dont l'écrivain doit se déprendre pour s'affirmer non pas fils ou fille d'un tel ou d'une telle mais de ses œuvres. L'émancipation du sujet passe donc « par un matricide et un parricide langagiers, *un exil loin des langues antérieures (choisies ou brutales)* ». (Richard, 127. Nous soulignons). Où s'affirme la nécessité impérieuse et vitale pour l'écrivain de se forger une langue et un style, qui nonobstant essais, analyses et théories aussi complexes qu'on voudra, se résume toujours, selon la définition aussi simpliste que pertinente de feu R. Peyrefitte, à « parler la langue de tout le monde comme personne » pour s'affirmer tel qu'en soi-même, unique et singulier : « *Nec pluribus impar* », telle serait au fond la devise inavouée de tout styliste digne de ce nom. Par opposition à la langue utilitaire ou de communication, donnée *gratis pro Deo*, la langue de l'écrivain doit être conquise et (re)construite :

La littérature opère une décomposition ou une destruction de la langue maternelle, mais aussi l'invention d'une nouvelle langue dans la langue, par création de syntaxe. « La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer. Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue »¹⁵.

Piste 4 : La langue du “*No Land's Man*”

« Melville invente une langue étrangère qui court sous l'anglais, et qui l'emporte : c'est l'OUTLANDISH ou le Déterritorialisé, la langue de la Baleine »

G. Deleuze

« Devenir étranger à soi-même, et à sa propre langue et nation, n'est-ce pas le propre du philosophe et de la philosophie ? »

G. Deleuze

C'est aussi et surtout, le propre de l'écrivain obligé de se faire sa langue, expérience portée à la puissance deux par les auteurs délogés qui « tout en maîtrisant admirablement la langue dans laquelle ils écrivent, y inscrivent une altérité et une instabilité qui la fissurent de l'intérieur¹⁶ ». De la sorte, ils créent parfois une autre variante de l'*outlandish*, non pas celle du *No man's land* (qui permet de rendre compte de la barbarie de la guerre et de l'inhumain sous toutes ses formes), mais – osons l'*hapax* – du *No land's man* : l'homme de nulle part, devenu un « ex » (selon l'expression de P. Matvejevitch), qui est à soi-même sa propre patrie et en forge

14. Bernard-Henri Lévy, *Le Siècle de Sartre*, Grasset, 2000, 148.

15. *Critique et clinique*, Paris, Éds de Minuit, 1993, 16.

16. N. Lapierre, *Pensons ailleurs*, Paris, Gallimard, 2004, 293.

l'idiome, hybride linguistique semblable au « manteau nué d'Arlequin » ou au *Ken-trôn*, poème à morceaux pris à diverses sources, chers à M. Serres¹⁷. Sur ce point, qu'illustreraient parfaitement les *Cantos* de E. Pound, s'imposent à nouveau deux réflexions capitales de G. Deleuze :

« L'écrivain, comme dit Proust, invente dans la langue une nouvelle langue, une langue étrangère en quelque sorte. Il met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques. Il entraîne la langue hors de ses sillons coutumiers, il la fait délirer. Mais aussi le problème d'écrire ne se sépare pas d'un problème de voir et d'entendre : en effet, quand une autre langue se crée dans la langue, c'est le langage tout entier qui tend vers une limite « asyntaxique », « agrammaticale », ou qui communique avec son propre dehors. La limite n'est pas en dehors du langage, elle en est le dehors : elle est faite de visions et d'auditions non-langagières, mais que seul le langage rend possibles. » (9)

« Ce que fait la littérature dans la langue : elle y trace précisément une sorte de langue étrangère, qui n'est pas une autre langue, ni un patois retrouvé, mais un devenir-autre de la langue » (15)

Processus rendu plus complexe ou subtil encore par le multilinguisme des écrivains délogés qui posent de façon aiguë et sous un jour nouveau la question de la traduction comme l'a bien vu J. Derrida dans *Des Tours de Babel* :

Les théories de la traduction traitent trop souvent des passages et ne considèrent pas assez la possibilité pour des langues d'être impliquées à plus de deux dans un texte. Comment traduire un texte écrit en plusieurs langues à la fois ? Comment rendre l'effet de pluralité ?

Piste 5 : La traduction : exil ou asile ?

Se greffe ainsi, naturellement, sur la problématique des écrivains délogés celle de la traduction, autre forme d'exil (cf. J. Derrida : « Dès l'origine de l'original à traduire, il y a chute et exil », ou encore D. Lapierre : « l'exil qu'est la traduction », 294) ou, à l'inverse, remède à l'exil : citons le cas de J. Brodsky écrivant à L. Brejnev pour obtenir la grâce de rester en contact avec la culture russe à travers la traduction : « Laissez-moi une opportunité de rester présent dans le monde des lettres russes, *ne serait-ce qu'en tant que traducteur* [...] Bien qu'on m'ait privé de la citoyenneté russe, je n'ai pas cessé d'être un écrivain russe [...] *J'appartiens à la langue russe.* » (Matvejevitch, 80. Nous soulignons).

Image de la langue-refuge, qui nous permet de renouer avec la question de l'hospitalité langagière, et de la double relation qu'en qualité de traducteur et parfois de retraducteur, tant d'écrivains délogés, notamment V. Nabokov et W. Benjamin, ont nouée avec leurs propres écrits ou ceux des autres. Alors revenons à la question principielle : la traduction, exil ou asile ? La réponse ne peut être que : l'un et l'autre.

17. M. Serres, *Le Tiers-instruit*, Paris, Gallimard, 1991, 87 et 72.

Exil si l'on considère que traduire revient à arracher une œuvre à sa langue d'origine pour la faire passer dans un autre contexte linguistique et culturel où l'on essaiera de l'acclimater, bon gré mal gré, au prix de maintes adaptations, modulations et transpositions ; l'original est extrait de son milieu et plongé dans un autre, qui au fond l'aliène, au sens premier du terme, d'où l'adage : *traduttore traditore*.

Asile, ou plutôt contre-exil, si l'on suit la conception mystique, messianique voire kabbalistique de certains traducteurs, parmi lesquels W. Benjamin ou A. Chouraqui :

Traduire affecte non seulement une langue étrangère et son auteur, mais encore deux cultures en présence : *l'acte de traduire les marie nécessairement*. On a défini l'action du Messie comme visant à rapprocher les lointains. Si cette définition est exacte, *la traduction est, en soi, une œuvre d'essence messianique* et, comme telle, étrangère à la nature de l'homme.

Pour W. Benjamin, la traductibilité, propriété inhérente au texte littéraire, résulte du fait que les langues ne sont pas étrangères l'une à l'autre car « en chacune d'elles, prise comme un tout, une seule et même chose est visée qui, néanmoins, ne peut être atteinte par aucune d'entre elles isolément, mais seulement par la totalité de leurs intentions complémentaires, autrement dit le pur langage¹⁸ ». Cette visée – dire le monde et assurer le passage du réel informe à sa pensabilité – n'est au fond possible, comme l'a bien montré F. Wolff¹⁹, que parce qu'il existe un isomorphisme entre le monde et le langage :

de telle sorte que tout ce qui est dans le monde nous apparaît selon la structure de notre langage et que réciproquement rien n'est « dicible » qui ne soit, en un sens, « dans » le monde. [L]e langage-monde réel a une structure prédicative, c'est-à-dire qu'il est constitué selon une asymétrie fondamentale entre ce dont on parle et ce qu'on en dit. La chose est sujet.

et qu'en outre, le dialogue n'est possible qu'à une double condition : « parler de la *même* chose, pouvoir en dire *autre* chose » (54).

Pour W. Benjamin, la fonction du traducteur s'apparente moins à celle du passeur, assurant la translation d'une langue à une autre, qu'à celle du tisserand couturant ensemble divers fragments textuels pour recomposer le tissu de l'*Ursprache*, la langue adamique couvrant le monde sans reste. Et c'est là que nous retrouvons le deuxième moment du *Tsimtsoum*, celui de la « Brisure des vases » qui avaient recueilli la Lumière émanant de Dieu, car la traduction, dans l'optique benjaminienne, recolle les morceaux d'une Langue originelle, intégrale et pure (*die reine Sprache*) brisée

18. *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Folio », 250.

19. Francis Wolff, *Dire le monde*, Paris, PUF, 1997, 111.

et disséminée de par le monde : l'original et ses répliques étrangères forment ainsi les fragments d'un même ensemble et doivent parfaitement s'ajointer :

Car, de même que les débris d'un vase, pour qu'on puisse reconstituer le tout, doivent s'accorder dans les plus petits détails, mais non être semblables les uns aux autres, ainsi, au lieu de s'assimiler au sens de l'original, la traduction doit bien plutôt, amoureusement et jusque dans le détail, adopter dans sa propre langue le mode de visée de l'original, afin de rendre l'un et l'autre reconnaissables comme fragments d'un même vase, comme fragments d'un même langage plus grand²⁰.

La traduction relèverait non pas de la transmission mais de la rédemption ; elle rédime la dispersion des langues ; elle supplémente plutôt que « rémunère le défaut des langues » :

Racheter dans sa propre langue *ce pur langage exilé dans la langue étrangère, libérer en le transposant le pur langage captif de l'œuvre*, telle est la tâche du traducteur. Pour l'amour du pur langage, il brise les barrières vermoulues de sa propre langue : Luther, Voss, Hölderlin et George ont élargi les frontières de l'allemand. (Nous soulignons, 259)

Ainsi, le traducteur paie la rançon des langues exilées pour les rapatrier dans la langue mère, « la suprême », tout comme la restauration des vases brisés permettrait de recomposer la lumière originelle²¹. Nous revient à l'esprit une réflexion du linguiste H. Adamczewski – « les langues s'entre-éclairent mutuellement » – qui prend, du coup, une pertinence et une profondeur insoupçonnées : chaque langue jette effectivement des lumières sur le fonctionnement des autres, mais chacune possède également sa propre coloration et ses nuances, émet une clarté spécifique et rayonne tel un éclat de la Lumière blanche originelle diffractée par le prisme de la création²² : les langues individuelles sont – comme les couleurs –, « souffrances de la Lumière » (Goethe).

20. « La tâche du traducteur », dans *Œuvres I*, traduit par M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Paris, Gallimard, "Folio", 2000, 257.

21. Dans une note (p. 58) à son introduction aux *Écrits français*, J.-M. Monnoyer rappelle que Paul de Man, parvient dans son commentaire du texte de W. Benjamin (" 'Conclusions' Walter Benjamin's The Task of the Translator", in *The Lesson of Paul de Man, Yale French Studies*, n° 69) à une conclusion radicalement différente ; s'il pose comme postulat de base une « relative instabilité de l'original », voué à la désintégration, il conclut que : « Le mouvement de l'original est un déplacement, une *errance*, sorte d'exil permanent si l'on veut sauf que ce n'est pas un exil, car il n'y a pas de patrie, rien dont on soit exilé ». Ce qui, évidemment, est en totale contradiction avec la thèse de Benjamin.

22. Les métaphores de la lumière blanche, du spectre des couleurs émaillent les réflexions de W. Benjamin ; cf. dans *Écrits français*, « Le Narrateur » : « En pareil cas l'histoire écrite serait aux formes épiques ce qu'est la lumière blanche aux couleurs du spectre. Quoi qu'il en soit, parmi toutes les formes épiques il n'en est pas une qui soit aussi indubitablement incorporée au sein de la lumière pure et incolore de l'histoire écrite que la chronique. Et sur la large bande de couleur de la chronique s'étagent les différentes façons de raconter comme les nuances d'une seule et même couleur. » p. 280.

Figure dans *L'Écriture ou la vie* une scène capitale où J. Semprun relate une expérience qui rappelle par certains côtés les réflexions de W. Benjamin sur la langue originaire :

Ce qui m'avait frappé, touché au cœur, c'était ce mot mince, aigu, le mot « août », qui avait éclaté en moi et qui, aussitôt, s'était dédoublé et était devenu le mot *agosto*. J'ai répété ce mot dans mon silence intime : *agosto*. L'eau me venait à la bouche, de tourner ce mot sous ma langue. Il y avait peut-être deux mots pour chacune des réalités de ce monde. J'ai essayé dans une sorte de fièvre. Il y avait en affet « août » et agosto, « blessure » et herida, « lundi » et lunes. Je m'étais enhardi, j'avais cherché des mots plus éloignés de l'expérience immédiate : ça marchait toujours ; il y avait toujours deux mots pour chaque objet, chaque couleur, chaque sentiment. Un autre mot pour « ciel », pour « nuage », pour « tristesse » : *cielo, nube, tristeza*. [S]oudain, en effet, le mot *nieve* était apparu. Non pas d'abord, cette fois-ci, le mot « neige », qui se serait ensuite dédoublé, pour prendre la forme *nieve*. Non, cette dernière forme d'abord, dont je savais le sens : neige, précisément. Dont je soupçonnais aussi qu'il était originaire, qu'il n'était pas seulement le [sic] traduction du mot « neige », mais son sens le plus ancien. Le plus primitif, peut-être. Était-ce pour cette raison que le mot *nieve* était inquiétant ? Parce qu'il était originaire ? (282. Nous soulignons)

Expérience et méditation qui culmineront lors de la remise d'un prix littéraire au cours de laquelle l'auteur se voit offrir par douze éditeurs étrangers un exemplaire du *Grand Voyage* – son premier roman – dans leur langue respective, or les pages de la version espagnole, *El Largo viaje*, présentent la particularité d'être blanches, vierges de tout signe d'imprimerie car la censure franquiste en a retardé l'impression. Blancher immaculée, source d'une profonde émotion liée à l'histoire personnelle de l'écrivain et qu'il commente ainsi :

La neige effaçait mon livre, du moins dans sa version espagnole. [...] De tous les exemplaires du *Grand voyage* que j'avais déjà reçus ce soir-là, que je recevrais encore, l'espagnol était le plus beau. Le plus significatif, à mes yeux, par sa vacuité vertigineuse, par la blancheur innocente et perverse de ses pages à réécrire. [...] La neige d'antan n'a pas recouvert n'importe quel texte, me dis-je. Elle n'a pas enseveli n'importe quelle langue, parmi toutes celles qui sont représentées ici. Ni l'anglais, ni l'allemand, ni le suédois, ni le finlandais, ni le portugais, que sais-je encore, jusqu'à la douzaine. Elle a effacé la langue originaire, enseveli la langue maternelle. Certes, en annulant le texte de mon roman dans sa langue maternelle, la censure franquiste s'est bornée à redoubler un effet de réel. Car je n'avais pas écrit *Le grand voyage* dans ma langue maternelle. Je ne l'avais pas écrit en espagnol, mais en français. (352)

Épiphanie ou « résurrection lumineuse²³ » de cette langue blanche, originelle et immaculée, langue-mère d'où seraient issues toutes les autres langues maternelles particulières, et que le traducteur adoptant le credo benjaminien aurait pour mission de rapprocher sinon de recomposer.

23. W. Benjamin, "L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée", 181.

Exode

« L'exil est un processus qui est à la fois une douleur et une élection, mais il est un chemin, un parcours infini. »

J. Kristeva

Pour résumer à défaut de conclure, livrons un témoignage irrécusable qui servira de toile de fond à nos dernières réflexions :

Au fil des ans, j'ai rencontré bien des émigrés, semblables de par le monde. J'en suis devenu moi-même un. J'ai vu combien ils sont exclus ou désunis, en un mot seuls. Le pays où ils arrivent n'est pas leur patrie, celui qu'ils ont quitté a cessé de l'être. Leur vision se dédouble entre "nous" et "eux", "chez nous" et "ici". Toute émigration est fonction de la nécessité ou de la misère, d'événements inattendus ou d'une histoire injuste. Les émigrés sont tiraillés entre la vie d'avant et celle d'après, la rupture et la nostalgie. Cette eschatologie est aggravée par les obstacles extérieurs et les divisions internes. Les émigrés se retournent les uns contre les autres, sans pouvoir se passer les uns des autres. Les querelles qui les opposent sont la plupart du temps mesquines et stériles, suscitées par la rivalité ou l'envie. Nombre d'entre eux s'enferment dans une sorte de subculture et vivent selon des critères qui en relèvent. Leurs jugements s'en ressentent, leurs œuvres en portent souvent la trace, leur vie en reste marquée. Le sort de l'émigration dépend, entre autres, du bagage qu'elle a emporté. (452)

Dont acte. Mais si l'exil reste dans la majorité des cas une malédiction, une expérience déstructurante voire une tragédie – la fin de W. Benjamin, de P. Celan et de tant d'autres est là pour nous le rappeler tout comme les témoignages poignants des réfugiés espagnols logés à « L'Hôtel des sables », les camps d'Argelès-plage de sinistre mémoire –, ce peut-être aussi – quoi qu'il en coûte de l'admettre, ce qu'on appelle en anglais « *a blessing in disguise* », non pas une vraie bénédiction, mais comme le dit la sagesse populaire « un mal pour un bien », du moins au plan de la création littéraire et artistique qui est, rappelons-le, celui où nous nous sommes placé. Sur ce point hasardeux, nous laisserons une fois encore la parole aux acteurs et aux témoins, à tous ceux qui sont devenus des « ex », que ce soit P. Matvejevitch (« Vivre entre sa patrie et l'émigration, à la fois dans l'asile et l'exil, ce n'est peut-être pas la pire des situations pour celui qui écrit », 494) ; J. Kristeva (« La psychanalyse m'a conduite à penser que l'exil me constituait et non pas mon appartenance²⁴ ») ; G. Steiner (« le polyglotte est un homme plus libre », 81) ou G. von Rezzori (« Se sentir ex, c'est l'état d'âme de l'homme moderne en général. Je crois que la conscience d'être ex constitue pour l'écrivain, un avantage considérable » 15).

C'est cette vision féconde et créatrice de l'exil, quand il débouche sur l'asile offert par une culture et surtout une langue permettant aux exilés linguistiques de se construire une « maison de mots » (selon la belle expression de Steiner), que nous

24. J. Kristeva, *Au risque de la pensée*, s.l. Éditions de l'Aube, 2001, 26.

aimerions mettre en relief sans perdre de vue l'autre versant, tragique, de l'expatriation et de la déterritorialisation, car on peut y voir une caractéristique – en passe de devenir permanente – de cette « condition postnationale » ou processus de *Dis-sémiNation*, dont maints observateurs ont déjà noté les prémices, et qui aboutirait à substituer à une « identité-essence » une « identité-relation » où tout est effectivement « affaire de parcours, de rencontres, d'oppositions et d'interactions » (Lapierre, 226). Diagnostic que partage G. Steiner soulignant le nouvel cosmopolitisme et internationalisme de la culture contemporaine :

L'artiste et l'écrivain sont des touristes jamais en repos qui font leur shopping dans tout le magasin des formes disponibles. Les conditions de la stabilité linguistique, de la conscience locale et nationale dans lesquelles la littérature a fleuri entre la Renaissance et, mettons, les années cinquante sont désormais soumises à rude épreuve. Faulkner et Dylan Thomas pourraient un jour passer pour les derniers grands de la littérature à « avoir habité en propriétaires ». Que Joyce ait travaillé pour Berlitz et que Nabokov ait séjourné dans un hôtel suisse feront peut-être figure de signes des temps. *De plus en plus, chaque acte de communication entre êtres humains revêt la forme d'un acte de traduction.* (Nous soulignons, 35)

On peut discerner là, en effet, la mise en place d'un nouvel ordre culturel, d'une nouvelle *épistémé*, d'un « antimodèle où la permanence ne s'assure pas *contre*, mais *par* le changement [car] pour sauvegarder une culture prétendue originelle, il faut la régénérer au contact des autres, en se réappropriant, par détours, dérivations et traductions, une part de leurs techniques et de leurs savoirs. » (Lapierre, 190 & 246).

Ainsi, entre exil et asile, entre uniformisation croissante et exacerbation des particularismes identitaires pourrait s'ouvrir « une troisième voie, [le] métissage, à la fois expérience individuelle de la désappropriation et culture de l'incertitude » (242). Le parcours de *l'homo viator* et *scriptor* ne peut plus désormais rester à l'instar de « celui d'Ulysse dont l'aventure dans le monde n'a été qu'un retour à son île natale – *une complaisance dans le Même, une méconnaissance de l'Autre.* » (E. Lévinas)

Été 2009 entre COLLIOURE et PORT-BOU,
Antonio MACHADO et Walter BENJAMIN

P. CARMIGNANI
Directeur du VECT-*Mare Nostrum*